

LES ORIGINES DE QUELQUES LÉGENDES

DE MATHIAS CORVIN

ROI DE HONGRIE

Le roi MATHIAS (1443-1490), le grand monarque hongrois de l'époque de la Renaissance, protecteur des humanistes, vit encore dans la conscience du peuple hongrois comme le symbole de la gloire. Ce dernier des grands rois nationaux de Hongrie, qui avait fait le rêve ambitieux de devenir le chef du Saint-Empire romain-germanique, a bien une statue équestre, œuvre du sculpteur hongrois Jean FADRUSZ, dans sa ville natale de Kolozsvár (ville de Transylvanie, annexée à la Roumanie), mais ce qui sauve surtout sa mémoire de l'oubli, ce sont les récits populaires et littéraires inspirés par cette figure légendaire. Dès sa mort se forma le dicton courant : *Le roi Mathias est mort, il n'y a plus de justice !* Toute une série d'anecdotes se rattache à sa personne dès le xv^e siècle. Deux humanistes, ses contemporains, nous ont conservé la mémoire de ses faits et gestes. L'un est BONFINI, l'historiographe du roi, qui dans un ouvrage capital : *Rerum hungaricarum decades* (prem. éd. : Bâle 1543) nous a transmis de nombreux récits historiques et des légendes sur le roi juste ; l'autre est le joyeux aventurier de l'époque, MARZIO GALBOTTI, qui a recueilli les bons mots et les propos spirituels de son protecteur royal (*Salomon Hungaricus, sive de Mathiæ Corvini sapienter, egregie, fortiter et jocose dictis et factis...*)

Les folkloristes et les ethnographes, en s'occupant de la formation des légendes hongroises, rassemblèrent une centaine d'anecdotes sur le célèbre roi, héros populaire de la nation. Outre ces contes populaires, des chroniques en vers,

des nouvelles, des comédies célèbrent le « bon » roi qui inspira les poètes jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Les meilleurs poètes, les classiques hongrois — Charles KISFALUDY, Michel VÖRÖSMARTY — viennent ajouter leur œuvre à cette littérature. Tout un cycle épique se forme autour de lui : un cycle qui se constitue sous nos yeux pour ainsi dire.

On a souvent recherché les « sources » de ces légendes. M. Jenő BINDER, avec la méthode du folklore comparé des Aarne, des Bolte, dégagea les parentés lointaines de quelques-unes de ces légendes, comme par exemple celles des sept « dormeurs » du roi Mathias, de la « fille savante », du chantre de Cinkota (le motif du « Pfaff von Kahlenberg »), etc. D'autre part M^{lle} Adèle TOLNAI chercha à démontrer comment la littérature s'est emparé des sujets relatifs au roi Mathias. Depuis, on a élargi le champ des recherches pour ce qui est de la documentation, en recueillant les traditions populaires jusqu'ici inconnues ¹ et en y ajoutant les traditions populaires des peuples voisins de la Hongrie, Tchèques, Slovaques, Ukrainiens et surtout Yougoslaves, dont la littérature est extrêmement riche à cet égard ².

Toutes ces recherches et tous ces documents ont augmenté nos connaissances sur la tradition populaire relative à Mathias Corvin, mais elles ne nous ont rien appris sur l'origine et la formation de ces légendes. Sans prendre parti pour la théorie de migration ou pour celle de la polygénèse des motifs et des légendes, on peut dès l'abord constater que *toutes ces légendes — ou peu s'en faut — ont été racontées déjà sur d'autres souverains dans d'autres pays*

1. B. Heller : *Sur les variantes hongroises de la légende dite « Kyffhäuser »* [c'est le roi mort depuis longtemps, qui, après un certain temps, revient au monde pour sauver son peuple]. *Ethnographia*, 1908, p. 12 et 273. — F. Gönczi : *Les légendes de la région « Göcsej »*, dans *Ethnographia*, 1903, p. 498. — Cf. encore *Ethnographia*, 1916, p. 11 ; 1922, p. 62, etc.

2. R. Szegedy : *L'élection du roi Mathias dans la poésie populaire des Slaves du Sud*, *Ethnographia*, 1916, p. 47. — J. Ernyei : *Les relations hongroises des légendes héraldiques en Bohême*, *Ethnographia*, 1906, p. 129. — J. Széman : *Le roi Mathias dans la tradition des Ruthènes de la Hongrie*, *Ethnographia*, 1911, p. 236. — J. Prém : *Mathias Corvin dans la poésie populaire des Slovènes*, *Album Mathias Corvin* 1902, p. 236. — A. Weber : *La source du « Mathias » de Czuczor*. *Egy. Phil. Közl.* 1910. p. 428.

et avant l'apparition des récits hongrois. Il faut donc essayer de dresser une liste chronologique des textes de chacune de ces légendes et les comparer avec les légendes étrangères. Nous verrons, et ce sera notre thèse, que dans la plupart des cas, la légende est apparue en Hongrie assez tôt, mais sans être associée au roi Mathias et c'est seulement lorsque la légende devint populaire que le « roi juste » en fut fait le héros.

Ainsi la formation et le développement du « cycle » Mathias peuvent nous fournir des renseignements sur l'évolution même de la pensée hongroise. C'est à la fin du xviii^e siècle que la plupart de ces légendes prennent une forme définitive et c'est le rationalisme, l'esprit philosophique, le mouvement appelé en Allemagne *Aufklärung* qui fera du roi Mathias dans la tradition littéraire et populaire un prince idéal au sens du xviii^e siècle, un monarque absolu, mais éclairé et généreux, le véritable « père de ses sujets ».

Dans les pages qui suivent, nous essaierons de donner quelques preuves à l'appui de notre hypothèse, ébauchée ci-dessus, qui devrait être approfondie et élargie en tenant compte de toute la vaste documentation sur ce sujet. D'une part, cette étude peut nous permettre de préciser l'origine de ces légendes, d'autre part, elle présente un intérêt particulier du fait que les variations des textes de ces légendes et les formes qu'elles prennent dans la littérature, reflètent les idées générales de leur époque.

1. Le roi et le bûcheron.

Vers la fin du siècle dernier, à l'époque où l'on commençait à étudier les contes populaires hongrois, il en a été recueilli deux ¹, qui relatent le curieux dialogue du roi Mathias avec un bûcheron. Ce dernier, répondant aux questions du roi, dit qu'il ne gagne que quatre sous par jour. Avec l'un il subvient à ses besoins. Le second, il le place pour en retirer un intérêt, c'est-à-dire pour élever son fils, qui lui remboursera la somme un jour. Avec le troisième sou il acquitte son ancienne dette, en soutenant ses vieux parents. Quant

1. Dans la revue *Magyar Nyelvőr* (1887, p. 187) et dans *Magyar Anekdotalincok* (t. VI, p. 155), de Béla Tóth.

au quatrième, c'est comme s'il le jetait par la fenêtre, puisque c'est sa fille qui le dépense et qu'il n'en sera jamais récompensé.

Tel est le conte qui n'est pas inconnu des ethnographes. Il est à noter cependant, si on le prend comme une expression du « cycle » Mathias, qu'il n'a été associé à la personne du roi que très tard. En 1873 encore, une variante de ce conte, recueillie dans la revue linguistique *Magyar Nyelvőr* (p. 132), ne contient aucune allusion au fameux roi Mathias. De même un poète — Joseph PÉTZELI —, qui à la fin du XVIII^e siècle a mis en vers le dialogue dans son recueil *Haszonnal mulattató mesék* (Contes récréatifs et instructifs, Győr, 1788), ne parle que d'un seigneur et d'un paysan.

Si l'on remonte aux transformations de ce conte, on trouve l'histoire du maréchal ferrant Focus, qui forme le conte n° 57 des *Gesta Romanorum*, recueil si répandu, connu et exploité au moyen-âge ; l'histoire fut reprise par un contemporain du roi Mathias — PELBARTUS de Temesvár, dans ses *Sermones Quadragesimales* — et par l'auteur d'un manuscrit religieux de 1530, dans lequel le conte est traduit en hongrois, sans être transposé dans un milieu hongrois. Plus tard encore, à la fin du XVII^e siècle, un nouvelliste hongrois raconte de nouveau le récit des *Gesta Romanorum* dans sa compilation *Hármas História* (1695).

On voit donc que le conte était bien connu en Hongrie avant la fin du XIX^e siècle sans être associé à la personne du roi Mathias.

Comment et pourquoi s'est opérée cette transformation, dont les traces ne sont plus visibles, puisque l'anecdote se rattache si bien à la conception des légendes de Mathias ? Le fameux Corvin est représenté dans ces légendes comme le roi qui aime à fréquenter les paysans, s'intéresse à leur sort et se réjouit des bons mots et des réponses spirituelles. Il faut voir dans cette conception l'influence de l'esprit philosophique, du mouvement « aufklärisme », qui cherchait partout un roi idéal pour le peindre dans la littérature. Henri IV en France, Frédéric II en Allemagne et Joseph II en Autriche, tel est le type de roi idéal célébré par les littérateurs. Et voici notre anecdote racontée par le journal *Allgemeine Zeitung* de Vienne (12 mai 1827) et le héros en

est la personne de l'empereur Frédéric II. Substituer le roi Mathias à la personne de l'empereur Frédéric II : rien n'était plus facile à la fantaisie populaire.

Il est hors de doute que notre légende subit ici l'influence des légendes de l'époque des monarchies absolues et de celles qui, au même moment, — comme nous allons le voir — propagent en Hongrie l'idée de la grandeur du roi idéal : Mathias Corvin.

2. Les voyages du roi Mathias déguisé.

Le thème du roi qui voyage sous un déguisement pour défendre ainsi la justice et le droit des pauvres et des faibles, est très ancien dans les légendes et littératures primitives de l'humanité. Depuis le calife Haroun-al-Rashid des *Mille et une Nuits*, presque tous les souverains populaires sont devenus les héros de ce genre de contes, et ce thème se retrouve d'ailleurs dans la tradition religieuse, notamment en ce qui concerne Jésus-Christ.

En Hongrie, déjà en 1575, un chroniqueur — Gáspár Heltai — raconte une histoire du roi Mathias, dans laquelle le roi « juste », déguisé, espionne les fonctionnaires et démasque à Kolozsvár un juge qui fait travailler le peuple sans le payer. Il raconte encore que le roi, vêtu en paysan, se mêla aux journaliers de Bude, qui piochaient la terre, pour entendre le jugement que les gens du peuple portaient sur lui.

Ces anecdotes n'étaient pas encore connues du vivant de Mathias Corvin. La preuve en est que son contemporain BONFINI n'en sait rien et, qui plus est, il raconte bien des histoires de cette sorte, dont le héros n'est pas le roi Mathias mais l'un de ses prédécesseurs, le roi Louis d'Anjou. Ainsi il mentionne que le roi Louis d'Anjou se déguisait souvent — *dissimulato sæpe habitu* — pour se rendre dans les villages où il interrogeait les gens à son sujet.

Il est certain que le thème du « roi déguisé » n'était pas nécessairement et dès l'origine associé au roi Mathias. Il figure dans le répertoire des thèmes et des motifs que l'humanité a connus vers les premiers siècles de notre civilisation.

L'application si rapide au roi Mathias de ce motif tellement répandu, témoigne de la grande popularité dont ce prince jouissait dans la tradition littéraire.

Parmi les aventures du roi déguisé nous en trouvons quelques-unes qui se rattachent directement à l'époque du rationalisme. Nous en parlerons ci-dessous.

3. Le souper du roi déguisé.

Entre autres aventures du roi voyageant incognito, HELTAI (dans sa *Chronique* de 1575) nous raconte que Mathias est reçu à Szeben — ville allemande-saxonne de Transylvanie — par une veuve pauvre, qui ne le reconnaît pas et lui prépare un repas frugal. Après avoir bien diné, il récompense royalement la pauvre veuve et fait ensuite décapiter le bourgmestre.

Cette histoire naïve fut très populaire à la fin du XVIII^e siècle ; les conteurs moralistes à la MARMONTEL en donnent des variantes et la commentent selon l'esprit du temps. Le journal *Magyar Hirmondó* (1792, t. I, p. 230) raconte l'aventure du roi chez un maître d'école de village pendant une chasse. Un littérateur, PAUL HATVANY, se réfère au récit de HELTAI dans son recueil *Némely felejyészne méltó történetek*, (Cassovie, 1796). Le poète néo-classique, JEAN KISS, reprit aussi l'anecdote d'après le *Magyar Hirmondó* dans ses fables : *Kellemetes időtöltésre való nyájasságok* (Sopron, 1806).

Encore aujourd'hui l'anecdote est contée parmi le peuple, comme le prouvent les recueils de folklore ; et ceci, non seulement en langue hongroise, mais en allemand également — la collection de HALTRICH (*Siebenbürgisch-sächsische Märchen und Sagen*) en témoigne. Les Saxons de Transylvanie substituent à la personne du roi Mathias Charles XII de Suède ou l'empereur Joseph II.

En vérité, le fond de ces histoires se retrouve aussi dans les trésors des contes de tous les pays. Ainsi, d'après la tradition biblique, ABRAHAM héberge les trois étrangers. L'histoire de PHILÉMON et BAUCIS, racontée par OVIDE, est bâtie sur le même plan. DUNLOP¹ attribue l'origine de cette fable, à un conte

1. *Hist. of prose fiction*, t. II, 1906, p. 219.

oriental, l'aventure du calife Haroun-al-Rashid; et en cite beaucoup de variantes, entre autres une vieille romance anglaise (*Henri II et le meunier*) et une nouvelle de l'Italien BANDELLO (partie I, nouv. 57).

Le sujet présente une certaine valeur pour la littérature hongroise, puisque la scène où le roi, sans être reconnu, est hébergé par un de ses loyaux sujets, est reprise par des poètes classiques, par Charles KISFALUDY, Michel VÖRÖSMARTY et Jean ARANY. Kisfaludy donna en 1825 une comédie en un acte intitulée *Mátyás deák*¹, qui obtint un grand succès et devint le modèle des comédies historiques et populaires. Elle renferme une scène charmante, où le bon roi, reçu dans l'hospitalière maison du vieux juge du village, lève son verre à sa propre santé. VÖRÖSMARTY, dans son petit chef-d'œuvre, le poème *Szép Ilonka* (La belle Ilonka, 1834), donne une forme poétique d'une allure romantique à cette idylle qu'il a idéalisée. Jean ARANY, poète érudit, pouvait dès ce moment considérer cette scène comme assimilée à la tradition historique, dont il était toujours soucieux, et il place ce petit tableau dans son grand poème épique *Toldi Szerelme* (L'amour du chevalier Toldi, 1879), en substituant Louis d'Anjou au roi Mathias : ces deux personnages, comme nous l'avons vu, se confondent facilement dans la tradition historique.

Or, il est certain que cette scène introduite dans notre littérature par Charles KISFALUDY, est originaire des pays latins, où elle est en vogue à l'époque même des monarchies absolues, dont elle exprime l'esprit et, sous une forme populaire, la philosophie politique.

Au XVIII^e siècle, il existe toute une série de drames qui constituent des variantes sur le même thème. Nous n'en citerons que les plus importants et nous renverrons le lecteur à la thèse très documentée de M. GAIFEE². Ces pièces de théâtre ont leur première apparition dans une comédie de LOPE DE VEGA³, où l'on voit le roi aimé de son peuple, hébergé chez un pauvre paysan, qui ne le reconnaît pas et

1. Le mot *deák* signifie ici : « studiosus vagabundus ».

2. *Le drame en France au XVIII^e siècle*, 1910.

3. Cf. Melitz, *Theaterstücke*, 3^e éd., p. 237.

qui sera récompensé par lui. Le sujet est repris en Italie par GOLDONI (*Il re alla caccia*, 1753), en France par SÉDAINE (*Le roi et le fermier*, 1762) et par Charles COLLÉ (*Partie de chasse de Henri IV*, 1762).

C'est cette dernière pièce qui nous intéresse plus particulièrement, et dont nous voulons montrer l'influence sur la formation d'une tradition littéraire en Hongrie, et notamment sur l'œuvre de KISFALUDY.

Tout d'abord il faut noter, en ce qui concerne la comédie de KISFALUDY — la première de la série classique que constituent les applications du motif plus restreint des variantes analogues, c'est-à-dire du « souper du roi déguisé » — que cette comédie semble avoir été plus influencée par la littérature que par la tradition populaire. Dans les anecdotes historiques et les contes populaires il n'est nullement question du roi qui boit à sa propre santé, qui se dérobe à la fin de l'action et est acclamé par tout le village en bienfaiteur du peuple, qui arrange les affaires de cœur et fait des mariages. Il y a chez KISFALUDY toute une mise en scène, un « canevas » de comédie qui sent trop la tradition théâtrale et latine.

Si le poète KISFALUDY ne s'est pas inspiré de la tradition populaire, c'est qu'il a très vraisemblablement connu la pièce de COLLÉ, alors si célèbre dans toute l'Europe, pièce à la mode qui fut jouée partout, en Allemagne, en Autriche, et en Hongrie au petit théâtre du prince ESZTERHAZY, dans son château à Eszterház, ainsi que sur les scènes allemandes en Hongrie. KISFALUDY a pu la voir jouer à Vienne ou à Budapest. Une gravure contemporaine de COLLÉ, reproduite dans l'ouvrage cité de M. GAIFFE, nous représente la scène principale — le roi « bien-aimé » hésitant à boire à sa propre santé et blâmé à cette occasion — scène qui est le point culminant de l'intérêt dramatique également chez KISFALUDY et chez ses successeurs. COLLÉ nous représente dans cette comédie patriotique Henri IV, qui s'est égaré au cours d'une partie de chasse. Il est hospitalisé chez un paysan qui lui chante les louanges du grand « monarque ». La pièce de KISFALUDY, qui emprunte la trame de cette scène, constitue néanmoins une adaptation complète à la vie et aux tradi-

tions hongroises : les personnages, le milieu, le décor, le langage, la façon de penser et la manière de construire la comédie, dénotent le talent original de ce poète de la noblesse hongroise au seuil du XIX^e siècle.

Ainsi, une légende, dont les éléments essentiels sont universellement connus dans les traditions populaires, est associée en Hongrie dès le XVI^e siècle à la personne du roi Mathias. Néanmoins cette légende n'acquiert une valeur et un intérêt plus élevés qu'à l'époque des monarchies absolues, à la fin du XVIII^e siècle, et c'est sous l'influence de la littérature française de cette époque que notre légende prend en Hongrie un relief plus marqué : elle revêt alors chez un poète classique une forme qui lui confère désormais sinon la vraisemblance historique, du moins la vraisemblance poétique aux yeux des littérateurs du XIX^e siècle. C'est le Henri IV de la tradition littéraire française dont on retrouve le pendant sur la scène hongroise et qui prête quelques-uns de ses traits à la personne du roi Mathias.

4. Le roi protecteur des mariages.

La conception du bon roi, ami des cœurs amoureux et protecteur des mariages, appartient à l'époque de 1800.

Le conte populaire, recueilli en 1914 par M. L. KALMANY dans son recueil *Hagyományok* (Traditions populaires) sous le titre *Mathias et le juge de village enivré*, ne remonte pas plus loin que les pièces de KISFALUDY : *Mátyás deák* (1825) et *Hűség próbája* (L'épreuve de la fidélité, 1827). Le motif qui nous intéresse ici, c'est le roi « ex machina » qui à la fin de l'intrigue rapproche les amoureux.

Nous ne voulons pas énumérer les ramifications si étendues de ce motif, employé aussi par SHAKESPEARE dans son drame *Mesure pour Mesure* (1604) que les « comparatistes » ont souvent pris pour point de départ de leurs recherches. Il nous suffit de signaler que ce motif se trouve aussi dans la tradition littéraire des fictions et drames, qui ont pour héros Henri IV de France, et dont nous venons de citer quelques spécimens, et que c'est plus particulièrement une pièce allemande, — qui, dans l'adaptation de MÉREY, et sous

le nom de *Voyage incognito du prince*, était un drame favori de la scène hongroise — une pièce de W. ZIEGLER, qui pouvait fournir le motif à KISEALUDY.

Ce qui est intéressant dans l'histoire de ces motifs, c'est que le roi Mathias, au XVI^e siècle encore si imposant et si moyenâgeux dans la tradition populaire, devient un intrigant habile et presque galant au commencement du XIX^e siècle, tout en conservant ses traits de « monarque idéal », traits qui ont atteint leur perfection à la fin du XVIII^e siècle, à l'époque des despotes éclairés.

5. Aventures galantes du roi Mathias.

Ce trait de galanterie se manifeste encore plus nettement dans l'évolution des légendes sur le roi Mathias à travers le XIX^e siècle. Le roi le plus juste devient le héros des aventures galantes qui nous montrent son caractère non plus du côté sérieux mais sous un aspect plutôt badin. Ici peut-être se manifeste déjà l'esprit démocratique qui, sans se montrer moins respectueux pour le roi idéal, révèle toutefois une conception plus familière de l'histoire.

HELFAY, dans sa *Chronique* citée ci-dessus (1575), nous raconte encore que le roi aimait bien les belles femmes, mais qu'il n'a jamais convoité la femme d'autrui. Si au XIX^e siècle le roi Mathias devient le galant éconduit, ce n'est pas l'effet d'un esprit de raillerie, — si éloigné de la pensée hongroise qui a toujours été sentimentale — mais le résultat d'une conception démocratique, qui est en même temps une importation française.

On a démontré¹ que le sujet de *Szép Ilonka*, l'incomparable romance de VÖRÖSMARTY (1834) — l'histoire tragique d'une fille de la noblesse de campagne, qui s'éprend passionnément du roi chassant incognito dans la région, et se voue à la mort quand elle apprend que l'objet de son amour est le roi lui-même — est puisé en partie dans une nouvelle allemande, écrite par LÜDEMANN (1826) et traduite en hongrois au commencement du XIX^e siècle et dont le héros était le roi

1. Cf. Gy. Kiraly, Compte-rendu de fin d'année de l'école dite réelle « Eötvös » de Budapest, année 1911-12, et dans *Phil. Közl.* 1910. p. 231.

Henri IV. Il faut remarquer cependant que le héros de VÖRÖSMARTY est élevé, idéalisé dans l'esprit du romantisme et n'a rien encore de commun avec les héros des aventures galantes.

L'aventure tragique du roi se transforme en ballade humoristique chez ARANY (*Le chevalier Pázmán*, 1855). Voici dans quelle situation l'auteur place le roi, qu'il ne nomme pas par respect, mais on devine qu'il s'agit de Louis d'Anjou ou de Mathias, les deux personnages se confondant facilement dans la tradition, comme nous l'avons dit plus haut : le roi entend l'un de ses chevaliers accuser un inconnu qui a séduit sa femme et cet inconnu c'est le roi lui-même.

Il convient encore davantage de mentionner ici une œuvre qui exploite mieux ce sujet. Dans la nouvelle de Charles KISS — *Ea belle bergère*, parue dans la revue *Aurora* (1828) — le roi Mathias fait la cour à une bergère qui, trop honnête, raconte son aventure à la reine Béatrice. La reine songeant à se venger se substitue à la bergère au moment du rendez-vous et reçoit le roi amoureux, qui d'après l'auteur « aimait bien le fruit défendu ».

L'histoire ne semble pas être née sur le sol hongrois : c'est dans les pays latins qu'il faut chercher la source de ce conte. Charles KISS, qui en sa qualité d'officier de l'armée impériale d'Autriche, avait passé deux ans en Italie et dans le Sud de la France, a eu facilement l'occasion d'entendre raconter ou de lire un conte de ce genre, révélant une imagination gauloise. Ce thème est très répandu dans les littératures latines comme on l'a déjà démontré¹. Laissant de côté les variantes de cette histoire dont le dénouement est tragique — que l'on trouve également dans la littérature hongroise, et dont les auteurs sont István GYÖNGYÖSY (xvii^e s.), Clément MIKES (xviii^e s.) et Zsigmond KEMÉNY (xix^e s.) — nous reconnaissons ici le thème éternellement répété de la substitution des femmes, intrigue favorite des contes et des nouvelles. Sans vouloir désigner une source positive pour KISS, il nous suffit de rappeler la nouvelle n° 206

1. Dunlop, *Hist. of prose fiction*, vol. II, p. 155 ; P. Arfert, *Das Motiv von der unterschobenen Braut*, etc. Schwerin, 1897.

de SACCHETTI, le fabliau français intitulé *Le Meunier d'Aleus*, le conte de LAFONTAINE *Quiproquo* et enfin cette variante classique de notre histoire, qu'on trouve chez BEAUMARCHAIS, dans *Le Mariage de Figaro*.

Toutes ces œuvres littéraires racontent la mésaventure d'un mari infidèle dont le rendez-vous projeté est contrecarré par sa femme. Chez SACCHETTI et dans le fabliau le dénouement est à peu près le même que dans la nouvelle hongroise : la femme légitime — substituée à la femme convoitée — reçoit et punit le mari galant. LAFONTAINE ajoute encore une complication nouvelle : le mari envoie un ami au rendez-vous et devient ainsi sans le vouloir le complice de l'infidélité de sa femme.

Ce qui est à noter à propos des légendes de Mathias, c'est que toute l'histoire racontée par Ch. KISS n'a rien de commun avec l'esprit de la tradition hongroise, et révèle les traces d'une importation étrangère. Néanmoins, elle nous montre comment le personnage légendaire de Mathias revêt de nouvelles formes sous l'influence des grands courants qui nous viennent de l'Occident. Ce fait confirme encore notre thèse, posée au commencement de notre étude, que *la formation des légendes de Mathias Corvin est une intéressante image de l'évolution même de la pensée hongroise.*

BÉLA ZOLNAI.

(Budapest-Paris).
